

Le communisme est à l'ordre du jour.

Parce que, de tout ce qui est en œuvre dans notre monde actuel, dans l'état des choses actuel, c'est le capital qui est le plus présent. C'est le capital qui globalise, homogénéise, standardise les modes de vie, les comportements, partout. Plus il se développe et plus il a besoin de développer les moyens, les conditions de son existence hégémonique: infrastructures, villes, media, technologie, recherche, mode de pensée etc... rien ne peut échapper à son emprise, comme cela avait été déjà clairement expliqué dès le milieu du 19ème siècle.

Tout militant communiste sait cela, comme il sait que l'origine du capitalisme se situe dans un rapport social bien spécifique: d'un côté, les capitalistes, propriétaires d'entreprises, actionnaires, premiers de cordée et de l'autre, des femmes et des hommes qui n'ont que leur force de travail pour vivre.

Tout communiste sait aussi que ce rapport social d'exploitation s'est considérablement développé, dans le monde entier, en Russie, en Inde, au Brésil, en Chine etc., , mais pas encore à Cuba.

Pourquoi ce rapport social est-il triomphant ?

Parce qu'il est le seul à créer de la valeur !

Cette fameuse valeur, le Graal de tout économiste produit du système.

Tout se mesure à l'aune de la valeur et la marchandisation de nouveaux domaines (éducation, santé) y contribue comme elle en est la conséquence.

Cette valeur, elle, n'est pas subjective. Elle doit se traduire par du cash, de la monnaie, du sonnante et rébuchant, même s'il est dématérialisé !

On peut dire que le mot valeur a remplacé celui de profit, trop connoté, trop explicite : dans l'imaginaire collectif, le profit c'est l'homme au gros cigare en chapeau haut de forme, mais aussi des êtres faméliques épuisés par leur travail.

Le mot valeur est encore magique, comme l'argent (la monnaie), comme le marché (la marchandise). Dans le marché, avec de l'argent on crée de la valeur !

Tout communiste sait qu'il n'y a pas de magie, mais du fétichisme : c'est le travail qui crée la valeur des marchandises.

Aussi la bataille idéologique intense que nous livrent les tenants du « libéro »-capitalisme depuis les années 70/80 sème la confusion, crée des illusions : « J'achèterai tout, disait l'or ».

On ne peut lutter en ordre dispersé : le parti est nécessaire, je veux parler du parti communiste.

Mais est-ce suffisant ?

Longtemps je me suis posé la question. De bonne heure, après mon premier voyage en Union soviétique, et surtout à l'avènement de Gorbatchev. Moi qui avais adhéré au Parti communiste français à l'époque khrouchtévienne et été marqué par le concept de peuple tout entier et de la compétition avec les USA, je me suis interrogé sur les « nouvelles » orientations de Gorbatchev, notamment celles concernant la gestion des entreprises. S'agissait-il d'un retour en arrière, après, il faut le dire, une période de surplace ?

Pouvait-on comparer, dans le cadre de la compétition USA-URSS, le rôle de leurs entreprises respectives ?

En régime capitaliste, l'objectif assigné à l'entreprise est le profit : c'est une question de survie ; en régime socialiste, c'est l'amélioration des conditions de vie, de travail de ses employés et de sa contribution aux objectifs fixés par un plan. Si la compétition se focalise sur l'efficacité en terme financier (création de valeur), alors les entreprises du régime capitaliste sont indépassables, par nature. Pourquoi Gorbatchev, le dirigeant d'un parti communiste, ainsi qu'un grand nombre de ses responsables ont-ils choisi ce terrain ?

Il y a plusieurs raisons, mais dans ce contexte de « compétition » des deux superpuissances, l'arme la plus efficace, en dernière instance, a donc été ...la finance !

Dans un conflit d'un autre ordre (?), quelques années auparavant, seulement, l'armée populaire vietnamienne avait vaincu, avec l'aide des pays socialistes, la puissante armée américaine.

Ne peut-on dire que l'arme la plus efficace a été le peuple vietnamien et son parti communiste ?

L'évocation du rôle de ces deux partis peut sembler incongrue, désuète, pour ceux qui se posent la question du communisme en 2018 ?

Mais on ne peut envisager l'avenir si l'on se prive de l'enseignement de l'Histoire et de l'expérience d'une histoire partagée.

Toutefois, plaçons-nous en 2018, au 21ème siècle.

Cette fois-ci, la compétition est devenue la guerre économique : elle oppose les USA...et la Chine.

Qui va gagner ? Le sort du monde va-t-il en dépendre ?

La réponse est claire, en paraphrasant la déclaration de Marx à propos de la Commune de Paris :

« Oui, la Chine veut faire de la propriété individuelle une réalité, en transformant les moyens de production, la terre et le capital, aujourd'hui essentiellement moyen d'asservissement et d'exploitation du travail, en simples instruments d'un travail libre et associé.

Mais c'est du communisme, c'est "l'impossible" communisme ! ».

Voilà pourquoi le communisme n'est pour nous ni un état de choses qui doit être créé, ni un idéal sur lequel la réalité devra se régler ; nous appelons communisme le mouvement réel qui abolit l'état de choses actuel.

Chris ALDER